Les larmes du Tigre

1918, Le dernier jour 3|6Il est 6 heures du matin. Georges Clemenceau pleure en silence dans les bras de son conseiller militaire, Henri Mordacq. L'Armistice est signé. Paris se pavoise, la foule, les fleurs, les hourras accompagnent la voiture du président du Conseil de la Chambre des députés au Sénat jusqu'à la place de l'Opéra, où retentit une bouleversante " Marseillaise "

Au ministère de la guerre, rue Saint-Dominique, à Paris, Henri Mordacq veille. Le conseiller militaire de Georges Clemenceau a été prévenu : les dernières discussions entre les plénipotentiaires allemands et le maréchal Foch ont commencé au milieu de la nuit, à Rethondes. D'un moment à l'autre, l'armistice peut être conclu, les combats cesser, la victoire de la France, si longtemps hors d'atteinte, enfin s'imposer. Impossible de dormir. A 5 h 45, le général Desticker l'appelle du grand quartier général de Senlis : *" C'est signé ! "*

Aussitôt, Mordacq coiffe son képi et fonce en voiture chez Clemenceau, rue Franklin, dans le 16e arrondissement. *" J'y arrivai vers 6 heures. Je trouvai le président dans sa chambre, éveillé et levé. Il n'avait pas dû dormir beaucoup car lui aussi se demandait si, décidément, cette fois, c'était bien la fin du long cauchemar. Dès que je lui eus annoncé la bonne nouvelle, il me prit dans ses bras et m'y serra longuement. "*

Submergé par l'émotion, le vieux républicain, qui a connu la guerre de 1870, la honte de la défaite, la perte de l'Alsace-Lorraine et la Commune de Paris, le *" premier flic de France "* de 1907, le *" bourreau des travailleurs "* fustigé par Jaurès, ce vieillard de 77 ans qui, depuis un an, galvanise le pays, redonne courage aux poilus et a juré de *" faire la guerre, encore la guerre, toujours la guerre, jusqu'au dernier quart d'heure ! "*, le Tigre, si prompt à déchirer ses adversaires d'un coup de patte, le Tigre pleure en silence. *" Nous restâmes ainsi plusieurs minutes sans pouvoir parler. "*

Mordacq est le premier à se reprendre : *" Monsieur le Président, la grande œuvre est enfin accomplie. Elle fut surhumaine et la France, je l'espère, saura reconnaître tout ce qu'elle vous doit. " " Oui, à moi et à d'autres "*, répond Clemenceau. A commencer par son conseiller militaire. Dans son bureau, rue Saint-Dominique, le président du Conseil a très vite fait décrocher la grande carte du front, actualisée en permanence : *" Ma carte, c'est Mordacq ! "*, a-t-il tranché. Entre les deux hommes, entre le Tigre et l'" Ours ", les épreuves ont forgé une confiance absolue.

Dès son retour à la tête du gouvernement (et du ministère de la guerre) en novembre 1917, Clemenceau a fait appel à ce saint-cyrien de 50 ans. Il connaît son caractère trempé : zouave en Algérie puis légionnaire au Tonkin, chef d'état-major du ministre de la guerre, le général Picquart, dans le premier cabinet Clemenceau en 1906, solide républicain féru de stratégie, il a brillamment conquis ses galons de colonel puis ses trois étoiles de général en première ligne, à la tête de l'infanterie à Arras, à Ypres, à Verdun, au Chemin des Dames... aux antipodes de ces officiers paradant à l'état-major, *" véritables embusqués "* dont *" la grande préoccupation est de fuir la troupe, car ils ont vu que, là, on trinquait ferme "* – comme l'avait écrit sans détour Mordacq, le 22 mai 1915, à celui qui était alors président de la commission de l'armée du Sénat.

Depuis un an, ils ne se sont pas quittés. Sans cesse, ils ont visité ensemble les tranchées au mépris du danger, Clemenceau, bacchantes en bataille et chapeau cabossé sur le crâne, pataugeant dans la boue pour mieux réconforter les soldats. Ensemble, ils ont évalué les choix militaires, réorganisé vigoureusement les commandements, développé l'aviation, accéléré la production de ces chars Renault qui ont si souvent fait la

différence dans les derniers mois...

" la civilisation triomphe"

Depuis un an, le conseiller a assuré la liaison permanente avec les états-majors de Foch, de Pétain, des généraux anglais et américain, Haig et Pershing. Il y a quelques jours encore, ils se demandaient si les Allemands accepteraient cet armistice draconien ; Clemenceau en était convaincu, Mordacq plus dubitatif. En cas de refus du Reich, ils bouclaient les derniers préparatifs d'une offensive de grande envergure en Lorraine, programmée pour le 14 novembre.

A l'aube du 11 novembre, passé leur émotion, ils organisent rapidement cette journée sans pareille. Mordacq remonte en voiture, direction l'Elysée. Rentré tard, la veille, de Bruges libérée où il a accompagné le roi et la reine de Belgique, le président de la République est à peine levé et le reçoit dans sa chambre. *" Poincaré, l'homme froid par excellence, mais avant tout l'homme de la frontière, le patriote lorrain, le représentant des pays envahis, me serra longuement les mains avec des larmes plein les yeux. Il me regarda longtemps sans parler, comme un homme qui sort d'un long cauchemar. "*

La tournée de Mordacq continue. Avec le ministre des affaires étrangères, Stephen Pichon, il prend toutes les mesures pour informer immédiatement les Alliés. Enfin, il se présente rue de l'Université, au domicile du colonel House, le représentant personnel du président américain, présent à Paris depuis la fin octobre. Bien dans le ton de Woodrow Wilson, ce dernier se réjouit qu'*" une fois de plus, dans l'histoire de l'humanité, la civilisation triomphe de la barbarie "*. Et il ajoute : *" Nos morts du* Lusitania *sont enfin vengés "* – le torpillage de ce paquebot britannique par un sous-marin allemand en mai 1915 avait provoqué la mort de 1 200 passagers dont 128 Américains et fait prendre conscience à leurs compatriotes qu'ils n'étaient plus à l'abri de cette guerre européenne.

De retour au ministère, il y retrouve Clemenceau, dont le bureau bruisse de façon inhabituelle. Sa famille l'entoure, frères, sœurs, neveux, petits-enfants. Puis sa fille, dont le mari vient de mourir à Verdun. Le -Tigre l'embrasse : *" Ma pauvre enfant... "" Oh, il faut être content, aujourd'hui ! "*, répond-elle, stoïque. Vers 9 h 30, c'est le maréchal Foch qui se présente. Il a quitté Rethondes deux heures plus tôt, est passé chez lui, avenue de Saxe, embrasser les siens et recevoir des forains du marché voisin qui l'ont reconnu les premières acclamations de la journée. Le président du Conseil vient à sa rencontre. *" C'est là-dedans ! "*, lui indique Foch en tapotant la serviette de cuir qu'il tient sous le bras, avant de lui remettre les treize feuillets qui scellent leur victoire commune.

À 11 heures pile, Paris chavire

Tandis que Clemenceau rédige à la chaîne les télégrammes adressés aux chefs des gouvernements alliés, et que commence, au ministère, le défilé des ministres, parlementaires, diplomates venus le congratuler, Foch repart vers l'Elysée. Paris bruisse d'une fièvre encore contenue. Dans les rues, on se sourit, on se questionne, on se presse à l'entrée des grands quotidiens : c'est pour aujourd'hui... L'ultimatum est à 11 heures... Vont-ils signer ? Ont-ils signé ?... Vers 10 heures, *Le Gaulois* placarde l'annonce de l'armistice puis, à la demande de la Préfecture, retire son affiche, prématurée. De tous côtés, quelques mots courent de bouche en bouche : *" Ça y est ! C'est fait ! "*

Dans le bureau présidentiel, Foch et Poincaré prolongent le débat qui n'a cessé depuis des semaines. L'armistice n'était-il pas trop précipité ? N'aurait-il pas été préférable de pousser l'avantage des Alliés, envahir l'Allemagne et l'acculer à la capitulation à Berlin ? Poincaré penchait pour cette stratégie. *" Foch me dit que les Allemands ont accepté les conditions qu'il leur a indiquées, mais ils ne se sont pas déclarés vaincus et le pis est qu'ils croient ne point l'être. Foch est du reste convaincu que si l'armistice n'avait pas été signé, l'armée allemande aurait été, avant peu, contrainte à une capitulation générale "*, écrira le Lorrain dans ses Mémoires, quinze ans plus tard. C'est exact, mais c'est un peu forcer la pensée du maréchal, qui avait été catégorique, lors d'une réunion décisive, le 31 octobre, au domicile du colonel House : *" Je ne fais pas la guerre pour faire la guerre, mais pour des résultats. Si les Allemands signent un armistice qui garantit ces résultats, je suis satisfait. Nul n'a le droit de prolonger plus longtemps l'effusion de sang. "* A l'unisson, Clemenceau aura dans ses Mémoires cette formule d'une causticité bien dans sa manière : *" S'entre-tuer ne*

peut être la principale occupation de la vie. "

Comme pour tromper l'attente, le président et le maréchal devisent ainsi. Les minutes s'égrènent. Le temps est calme, frais, légèrement brumeux. Et soudain, à 11 heures pile, Paris chavire, lorsque tonne le premier des 1 200 coups de canon que Clemenceau a ordonné de tirer pour saluer la victoire. Le gros bourdon de Notre-Dame se met en branle. Les cloches de toutes les églises sonnent à la volée. Les sirènes des pompiers et des usines se joignent à l'immense clameur qui submerge la capitale.

En un instant, tout Paris se pavoise de drapeaux français, anglais, américains. En quelques minutes, boutiques, ateliers, bureaux, usines, écoles se vident, sans attendre qu'on leur ait donné congé. Bientôt, tout Paris est dans la rue, toute la banlieue est dans Paris. Ouvriers, bourgeois, vendeuses, employés, étudiants et lycéens, grisettes et midinettes, la cocarde tricolore au chapeau, envahissent places et boulevards, hurlent des *Marseillaise* vibrantes, forment cortèges, farandoles et monômes, rient, pleurent, dansent et s'embrassent dans un extraordinaire déferlement d'enthousiasme.

La sarabande patriotique va durer toute la journée, toute la soirée, à peine tempérée par la silhouette des veuves en noir, ces millions d'épouses, de mères, de sœurs qui, à Paris comme dans toute la France, pleurent leurs morts, leurs blessés, leurs " gueules cassées ". C'est *" un véritable délire "*, note Mordacq. *" Dominant le tumulte d'une foule comme Paris n'en avait jamais vu, d'une foule d'où jaillissent les cris de triomphe de toutes les nations alliées, sortant des cortèges d'hommes et de femmes qui circulent drapeaux en tête, reprise aux fenêtres des maisons, roulant dans la rue pour s'élever de nouveau,* La Marseillaise *a plané sur Paris infatigable "*, raconte *Le Figaro*. *Le Temps* souligne que *" l'heure même du déjeuner n'a pas cette vertu de faire le désert sur les boulevards. La foule croît et croîtra sans cesse ".* Et l'hebdomadaire *L'Illustration* notera, quelques jours plus tard, avec finesse : *" La foule savait qu'elle ne verrait rien que sa propre joie. On se laissait aller au hasard des remous populaires. Chacun avait besoin de dépenser son allégresse. "*

Et l'allégresse, les embrassades et les vivats sont partout. Place de la Concorde, où déferle sans cesse cette mer humaine, la statue de Lille (libérée par les Anglais le 17 octobre) et celle de Strasbourg (où les troupes françaises entreront le 22 novembre) sont dévoilées de leur crêpe noir et couronnées de fleurs et de drapeaux. Avec les canons pris à l'ennemi et exposés là en guise de trophées, l'on improvise une sorte de triomphe exubérant. Sur les Grands Boulevards, place de la République, sur les Champs-Elysées, au Quartier latin, partout des clairons, des tambours, des mirlitons entonnent des fanfares pétaradantes. Partout, poilus français, tommies britanniques ou sammies américains, les militaires sont les héros de la fête, entourés, embrassés, acclamés, portés en triomphe.

" Chacun a fait son devoir "

A 15 h 30, la foule apprend que Clemenceau doit intervenir devant les députés, elle se précipite rue de l'Université, envahit la cour du Palais-Bourbon, veut saluer le Père la Victoire. En réalité, le président du Conseil est encore à l'Elysée pour un conseil des ministres solennel. Oubliant les orages des derniers mois et leur inimitié tenace, Poincaré l'embrasse à son arrivée et le couvre d'éloges : *" Vous avez ranimé la flamme sacrée dans le cœur de tous les soldats, dans le cœur de tous les Français. "* A l'accolade du président, le Tigre réplique, l'œil coquin : *" Depuis ce matin, j'ai été embrassé par plus de cinq cents jeunes filles. "* Quant aux louanges, il préfère les partager, plutôt que de les renvoyer nommément à Poincaré : *" Cette victoire est l'œuvre de tous. Chacun, aux postes les plus élevés comme aux plus humbles, a fait son devoir. "*

A 16 heures, l'hémicycle du Palais-Bourbon est comble, les tribunes pleines à craquer. Quand Clemenceau fait son entrée, en jaquette noire à basques carrées, il est accueilli par une formidable ovation. Chacun veut le fêter, le saluer, l'étreindre. Comme tous les députés, Mordacq est *" en proie, à ce moment, à une émotion que l'on ne peut qualifier autrement que de sainte ou de sacrée ". " Tous les yeux,* se souvient-il, *se remplirent de larmes à la vue de ce vieillard qui, au cours de cette lutte épique, avait si bien personnifié la France, cette vieille nation, que ses ennemis avaient tant accusée de veulerie, d'impuissance, de vétusté et qui, dans un sursaut magnifique, venait de démontrer qu'elle n'avait rien perdu de sa vigueur et de ses qualités guerrières. Ce fut vraiment un spectacle inoubliable. "*

Le président Paul Deschanel est au perchoir. Clemenceau enlève les éternels gants gris qui protègent ses

mains eczémateuses, monte lentement à la tribune au milieu des acclamations. Le silence se fait. *" Messieurs, il n'y a qu'une seule manière de reconnaître de tels hommages venant des Assemblées du peuple, si exagérés qu'ils puissent être, c'est de nous faire tous, les uns aux autres, à cette heure, la promesse de toujours travailler de toutes les forces de notre cœur au bien public. "* Puis, chaussant son lorgnon, il ouvre un dossier à couverture verte. D'une voix ferme et métallique, il commence à lire les 34 articles de l'armistice. A chaque clause ou presque, les députés se lèvent et applaudissent, tandis que le canon des Invalides scande la séance. Il referme son dossier vert : *" Le feu a cessé ce matin à 11 heures sur tout le front. "*

Immobile sous l'ovation, le Tigre repose son lorgnon et laisse enfin parler son émotion, porté par les salves d'applaudissements : *" Pour moi, cette lecture faite, je me reprocherais d'ajouter une parole car, dans cette grande heure, solennelle et terrible, mon devoir est accompli. "" Un mot seulement*, ajoute-t-il. *Au nom du peuple français, au nom du gouvernement de la République française, le salut de la France une et indivisible à l'Alsace et à la Lorraine retrouvées. "* Avec un grand geste du bras, il poursuit : *" Et puis... honneur à nos grands morts qui nous ont fait cette victoire. "* Le canon des Invalides, à cet instant, sonne le glas des morts pour la France. *" Nous pouvons dire que la France a été libérée par la puissance de ses armes et quand nos vivants, de retour sur nos boulevards, passeront en marche devant nous vers l'Arc de triomphe, nous les acclamerons. Qu'ils soient salués d'avance pour la grande œuvre de reconstruction sociale. "* Les deux bras levés, œcuménique, le vieux combattant laïque conclut, sous les acclamations : *" Grâce à eux, la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal. "*

Il est 16 h 30. Clemenceau doit se rendre au Sénat. Il se lève de son banc. Les vivats fusent, *" Vive la République ! "*, *" Vive Clemenceau ! "*, quand, soudain, entonné par l'un et repris par tous, éclate l'hymne national. *" Oh, la minute unique !*, s'écrie Mordacq, *rien ne saurait décrire l'enthousiasme et les frissons sacrés qui ont saisi toute l'assemblée, hémicycle et tribune, quand les députés ont scandé* La Marseillaise. *C'était d'une puissance, d'un élan magnifique. "*

Il faut une demi-heure à la voiture du président du Conseil pour se frayer un chemin, sous les hourras et les bouquets de fleurs, jusqu'au Palais du Luxembourg. Le ministre des affaires étrangères a déjà lu le texte de l'armistice. L'émotion, là encore, est au rendez-vous lorsque le sénateur Henry Chéron entreprend de lire des passages de la protestation des députés contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, le 17 février 1871. Parmi les signataires, à côté de Gambetta, le jeune Clemenceau, qui aura donc attendu quarante-sept ans pour effacer cette humiliation.

Le jour de gloire de Clemenceau, fidèlement escorté par Mordacq, n'est pas fini. De retour au ministère, la foule toujours le veut, le réclame et l'acclame, qu'il salue une nouvelle fois depuis le balcon de son bureau. Deux heures durant, ministres, parlementaires, diplomates, journalistes viennent le -congratuler avant qu'il ne puisse regagner son domicile. Son conseiller évoque l'avenir et la tâche qu'il reste à accomplir. Réponse du Tigre : *" Oui, nous avons gagné la guerre et non sans peine. Maintenant, il va falloir gagner la paix. Ce sera peut-être encore plus difficile... surtout avec nos Alliés. "* Juste prémonition.

" Cle-men-ceau ! Cle-men-ceau ! "

Ses proches le sortent de cette méditation. Aujourd'hui, au moins, l'heure est à la fête, qui continue à battre son plein dans Paris. L'exultation de la journée n'est pas retombée, au contraire. Loin de se disperser, les cortèges incessants se gonflent de nouveaux venus. Libérée de la menace de raids de l'aviation allemande, la ville peut de nouveau briller de toutes ses lumières, rehaussées par les feux d'artifice. Cafés et restaurants sont autorisés à rester ouverts jusqu'à 23 heures. Ils débordent, comme les théâtres et les music-halls, où Mistinguett, Maurice Chevalier ou Saint-Granier triomphent.

Place de l'Opéra, une foule compacte attend l'arrivée de la célèbre soprano Marthe Chenal, annoncée pour venir chanter *La Marseillaise* sur les marches. Les proches de Clemenceau veulent y aller, le pressent de les accompagner. Lui renâcle, après cette journée éreintante. Mais déjà, l'on appelle le Grand Hôtel pour réserver une suite avec balcon, d'où il pourra voir sans être vu. Il finit par céder.

Mordacq raconte la scène. *" Dissimulé derrière un rideau, il regarda à perte de vue cette foule serrée,*

pressée, hurlant, chantant, criant. Un projecteur, lancé de L'Echo de Paris, *éclairait l'Opéra, d'où allait paraître Marthe Chenal. Drapée dans nos trois couleurs nationales, elle s'avança et de cette voix vibrante, inoubliable, chanta et déclama* La Marseillaise *que toute la foule reprenait en chœur. "* Pris par le spectacle, Clemenceau s'avance sur le balcon. Soudain, *" le projecteur fouillant de tous côtés le fit jaillir en pleine lumière. La manifestation prit, à ce moment, un caractère fantastique. La foule scandait : "Cle-men-ceau ! Cle-men-ceau !" "* Le Grand Hôtel manque d'être pris d'assaut et quand, après une longue attente, le président du Conseil se résout à sortir, la foule le happe, les femmes lui demandent d'embrasser leurs enfants – *" pour qu'ils se souviennent de vous "* –, on le porte en triomphe jusqu'à sa Rolls-Royce. Apothéose finale pour le vieux Tigre.

En 1920, le général Mordacq sera nommé commandant du 30e corps d'armée qui occupe la Rhénanie autour de Wiesbaden. En 1925, en désaccord avec la *" politique d'abandon "* de la France, il quitte son commandement, puis l'armée. Le 12 avril 1943, son corps est retrouvé dans la Seine, sous le pont des Arts. Le rapport de police et le rapport d'autopsie sont censurés. Le lendemain, la radio allemande et des journaux collaborationnistes annoncent son *" suicide "*.

Gérard Courtois

© Le Monde

article précédent
Albert Ayler, scandale à Pleyel...

article suivant
Avec Clue, l'application d'Ida...